

## L'ennui chez *Madame de Lespinasse*

*Raoudha Kallel*

Dalhousie University

*Quoique vous ne soyez pas toujours mélancolique, vous êtes sans cesse pénétrée d'un sentiment plus triste encore; c'est le dégoût de la vie: ce dégoût vous quitte si peu, que si même dans un moment de gaieté on vous proposait de mourir, vous y consentiriez sans peine (Portrait de Mme de Lespinasse par D'Alembert).*

«Muse de l'Encyclopédie», «demoiselle des Lumières»: c'est ainsi que le XVIII<sup>e</sup> siècle appelle cette femme célèbre et passionnée, la bien-aimée des encyclopédistes. Julie de Lespinasse porte en effet les insignes des Lumières, représentant ainsi ce qu'il y a de plus noble au XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir l'esprit<sup>1</sup> et la sensibilité<sup>2</sup>. Nulle femme n'a mérité autant d'éloges. Si La Harpe<sup>3</sup> admire surtout la grandeur de son esprit et sa modestie naturelle, Marmontel<sup>4</sup> loue en particulier son langage qui est, semble-t-il, empreint d'intérêt, d'éloquence et de chaleur sentimentale. Dans son *Éloge d'Éliza*, Guibert, l'amant froid, fait le portrait d'une dame exceptionnelle, l'amie des savants et des malheureux, qui brille autant par ses charmes indéfinissables que par son esprit vif et lucide. Séduit par toute sa personne ainsi que par la cruauté de son destin semblable au sien, le grand D'Alembert lui voue une passion platonique et secrète en acceptant de lui devenir servant ou secrétaire (elle lui dicte ses lettres dans son bain). Bref, tout semble être favorable à une vie glorieuse et confortable sans être nécessairement aristocrate ni savante. Et pourtant, c'est l'image du malheur et de la souffrance qui se reflète dans ses *Lettres* écrites et envoyées à son amant le comte de Guibert. En effet, dès les premières lettres, l'état d'âme de Mlle de Lespinasse inspire de la pitié, de la tristesse. «Âme souffrante»<sup>5</sup>, «âme fiévreuse»<sup>6</sup>, «âme triste et abattue»<sup>7</sup>, tel est le portrait de la vie intérieure de cette héroïne de la souffrance : un sombre abîme englouti dans un fond de ténèbres qui brise

le cœur et mine l'esprit. Chez Julie de Lespinasse, la maladie de l'âme se révèle dans toute son intensité. Chronique, elle sape le moral et gâte le physique. Destructive, elle fait de la victime une suppliciée, un pitoyable martyr de la vie. Pas de joie, pas de paix et pas de repos. Rien que des cris, que des gémissements et que des maux: «Ah! mon ami, que j'ai mal à l'âme, s'écrie-t-elle douloureusement. Je n'ai plus de mots, je n'ai que des cris» (LVI, 115). Ainsi apparaît le leitmotiv de cette correspondance, qui revient toujours et partout comme un thème obsédant: celui de l'âme malade. Qu'elle soit seule ou en société, devant le miroir ou assise à son secrétaire, Julie de Lespinasse ressent incessamment les douleurs d'une âme languide et épuisée. Et lorsque le présent pèse sur sa conscience accablée, elle ne trouve que les expressions les plus violentes pour en esquisser les traits:

Quoique votre âme soit agitée, elle n'est pas si malade que la mienne, qui passe sans cesse de l'état de convulsion à celui de l'abattement; je ne puis juger de rien: je m'y méprendrais sans cesse, je prendrais du poison pour du calmant (V, 11).

Convulsion et abattement, mais aussi fièvre et délire: cette maladie de l'âme ne peut être définie que comme «une cruelle maladie», ce que Feucher appelle précisément «la maladie la plus terrible et la plus générale»<sup>8</sup>. Julie de Lespinasse le sait d'ailleurs bien, car elle dit à son amant:

Depuis votre départ, je suis changée et abattue comme si j'avais eu une grande maladie. Eh! en effet, cette fièvre de l'âme qui va jusqu'au délire, est une cruelle maladie: il n'y a point de corps assez robuste pour résister à une telle souffrance (XLVI, 88).

Et plus encore, devant l'impossibilité d'y apporter remède, elle se sert du vocabulaire de la mort pour dépeindre cette soi-disant «étrange» et latente maladie qui la dévore, comme elle le constate elle-même:

[...] Je suis atteinte d'une maladie mortelle dans laquelle tous les soulagements que j'ai voulu apporter, se sont convertis en poison, et n'ont servi qu'à rendre mes maux plus aigus. Ils sont d'une nature étrange; ils ont dépravé ma raison, et égaré mon jugement (X, 28-29).

Le ton est virulent. Le cri est strident. Le lamento est touchant. Et cette âme assoiffée et mal nourrie n'est rassasiée que par la plus grande des souffrances. En fait, bien que le corps soit exténué et la «machine [soit] si souffrante» (XXXV, 72), c'est de ce territoire invisible et muet de l'âme que surgit la douleur. À vrai dire, l'âme, qui acquiert une importance capitale dans la pensée et l'imagination de Julie de Lespinasse, est considérée non seulement comme le siège des passions et des sentiments mais aussi comme un champ clos<sup>9</sup> où se trouvent semés les germes de la morsure morale. Il paraît alors que chez cette «créature abîmée de douleur et de malheur depuis tant d'années» (CLVIII, 289), l'idéalisation de la vie intérieure s'accompagne toujours d'une saisissante valorisation des souffrances morales. En effet, extrêmement dégoûtée du monde extérieur qui l'étouffe plus qu'il ne l'amuse, Julie de Lespinasse se livre à une contemplation intérieure presque constante. Une telle communion de l'être avec l'âme devient désormais une des composantes de sa vie, voire une loi qui gouverne son existence et un rite qui nourrit ses élans ainsi que ses illusions. Il importe alors de chérir tout ce que l'âme recèle de noir et de lumières, de douloureux et de jubilatoire. Et c'est dans cette perspective qu'il faut saisir l'essentiel de sa philosophie personnelle: celle qui consiste en la primauté de l'âme sur le corps, du moral sur le physique, de la sensibilité sur la raison. L'âme, «qui est dans notre corps comme une araignée dans sa toile,»<sup>10</sup> est bien cette puissance, très active,<sup>11</sup> qui fait craindre et qui est susceptible de produire les pires des tourments et de déclencher la plus pénible des léthargies. Ainsi, au moyen de l'écriture, Julie de Lespinasse cherche-t-elle à transpercer son mystérieux dedans pour en comprendre les plaies. Tout révèle en elle sinon la capacité du moins le besoin d'analyser, avec une lucidité remarquable, l'état de santé de son âme<sup>12</sup>:

N'avez-vous jamais vu de ces malades attaqués de maux lents et incurables? Quand on demande de leurs nouvelles aux gens qui les soignent, ils répondent: cela va aussi bien que son état le comporte; c'est-à-dire, il mourra, mais il a quelques moments de répit: voilà tout juste l'espèce de santé de mon âme (XI, 32).

Ici le lyrisme se colore de pessimisme. La parole cache des sanglots. Et de cette confiance jaillit le noir désespoir de cette déesse des Lumières. Certes, racontant l'histoire d'une «âme [...] épuisée par la douleur» (IX, 22-23), les *Lettres* de Julie de Lespinasse tournent

désormais en véritable drame moral où le protagoniste mène une lutte sans trêve et sans merci contre un mal qui s'avère incurable. Chaque mot devient par conséquent le son d'une voix intérieure plaintive; chaque réflexion répand l'écho d'un murmure déchirant; chaque lettre sonne enfin comme un appel de détresse accablante. Et l'œuvre de cette intellectuelle se présente, somme toute, comme un chant funèbre et désespéré où dominant le langage et les métaphores de la douleur. Dès lors, voici que le mal évoque tantôt l'image du thermomètre:

Mon âme, cette âme qui ressemble au thermomètre qui est d'abord à la glace, et puis au tempéré, et peu de temps après au climat brûlant de l'équateur; cette âme, ainsi entraînée par une force irrésistible, a bien de la peine à se modérer et à se calmer (XXII, 56).

Et tantôt celle du vide et du désert:

Je ne sais ce qu'est devenue mon âme, c'est un désert: je n'y trouve plus ni sentiment ni passion, mais des regrets déchirants, une parfaite douleur, l'étonnement d'exister encore [...] (CLV, 286).

Tout un jeu littéraire et explicite se déploie alors pour décrire «la funeste disposition de [son] âme» (XII, 35) et mettre en lumière l'agressivité du malaise qui l'accapare. C'est tout un spectacle qui met en scène une âme-marionnette déchirée entre le désespoir<sup>13</sup> et la tristesse,<sup>14</sup> les remords et les regrets. C'est qu'en fait, l'esprit façonné par une *éducation sentimentale*<sup>15</sup> doit habiter une âme amoureuse «[qui] n'est faite que pour les excès» (LXXXVIII, 173), voire une «âme de feu et de douleur» (XXVI, 58) qui est si caractéristique de Mlle de Lespinasse. En vérité, on constate que, chez celle-ci, le cri de «l'âme bouleversée» (CXI, 203) est inséparable du cri de l'amour fou, insatiable et insatisfait. Ainsi, si le discours de la douleur se mêle au discours de l'amour,<sup>16</sup> l'histoire de cette âme «frappée de tristesse» (CXIX, 223) et abandonnée à ses peines renferme, de prime abord, le triste récit d'une passion excessive qui entraîne irrésistiblement la déchéance. Et lorsque Julie de Lespinasse se plaint des maux de son âme, c'est son amant qu'elle blâme et accuse en premier lieu: «Je souffrais; mon âme s'est lassée, elle s'est tournée vers celui qui la blessait» (CXVI, 218). Tout au plus et tardivement, elle ajoute: «[...] mon âme souffre et le plaisir n'y peut plus pénétrer. Mon ami, vous y avez mis le sceau de la douleur» (CVIII, 201). Sans doute la

passion violente est-elle néfaste au bonheur de l'âme. Certes, par l'inquiétude et l'incertitude qu'il provoque, l'égaré passionnel secoue l'âme et ébranle l'unité intérieure. Le cas de Julie de Lespinasse est, à cet égard, révélateur où 'passion' et 'maladie de l'âme' se confondent et s'entrecourent<sup>17</sup> continuellement. Par conséquent, tout ce qui doit émouvoir et épanouir son cœur ne sert qu'à agiter son âme. Ainsi, arrogant et froid, le bien-aimé devient-il l'ennemi de son repos; le moindre retard du courrier devient-il source d'alarmes et de craintes. Et cette amoureuse trouve désormais dans la crise d'une passion de quoi nourrir les semences d'une crise morale assez intense:

J'ai besoin de repos, vous me troublez, je suis mécontente de vous. Je me hais; j'ai des remords. Ah! pourquoi vous ai-je connu? Je n'aurais qu'un malheur, ou plutôt je n'en aurais plus. Je serais délivrée d'une vie que je déteste, et à laquelle je ne suis retenue que par un sentiment qui met mon âme à la torture. [...] ne me voyez point; j'ai l'âme bouleversée, et vous ne me calmez jamais (CXI, 203).

Aimer, c'est donc s'abîmer dans le noir, c'est être dévoré par une âme prisonnière et enflammée. De toute évidence, l'amour démesuré tel qu'il est ressenti par Julie de Lespinasse, cesse d'être antidote pour devenir poison. Il est, proprement dit, l'enveloppe mortelle d'une âme béante, qui est vouée au néant. Et quand la passionnée-malade est encore au monde, il dissout son univers et flétrit sa vie: «[...] je me retirais dans mon âme, écrit-elle au comte de Guibert, où je trouvais bien mauvaise compagnie, des remords, des regrets, de la haine, de l'orgueil, et tout ce qui peut faire prendre en horreur la vie» (CXIII, 211). Tout se dessèche enfin aux yeux de cette précieuse des Lumières. Car, en somme, celui qui a l'*âme obscure*<sup>18</sup> et l'«âme usée»<sup>19</sup> voit tout en noir, symptôme d'un mal d'aimer qui se convertit en un mal de vivre.

Loin d'être épanouie, Mlle de Lespinasse apparaît victime de cette maladie morale qui n'est pas étrangère au siècle de Rousseau, cette maladie morale qui transforme tout en noirceur et qui trouble violemment la sérénité de la personne: il s'agit évidemment de l'ennui, de cet ennui chronique qui, à force d'être toujours présent, devient ce mal profond qui ronge la totalité de l'existence. Plus que toute autre femme de son siècle, Mlle de Lespinasse ressent l'ennui non seulement à propos de soi-même et de la société mais aussi de sa propre vie. En fait, il est facile de déceler chez elle une interdépendance entre 'ennui' et 'vie'. C'est au nom de

l'ennui que *Sœur Lespinasse*<sup>20</sup> a horreur de la vie. Sa vraie maladie de l'âme devient, par conséquent, une fiévreuse maladie<sup>21</sup> de la vie qui engendre de terribles souffrances, qui perturbe aussi bien le physique que le psychique. Source de douleurs et de supplices, la vie représente incontestablement le mal dont il vaut mieux être délivrée :

Oh! quand on a aimé, quand on a perdu ce qui nous aimait, peut-il rester quelque intérêt pour soi? Mon Dieu! Je n'en ai plus qu'un dans la vie: c'est de fuir ce qui me fait mal, et par conséquent, d'être délivrée du seul mal qui accable les malheureux, la vie<sup>22</sup> (CLXIII, 295).

Julie de Lespinasse ne se réjouit aucunement de sa vie; bien au contraire, elle en est sans cesse mécontente et insatisfaite. «Composé funeste de mauvaises circonstances» (XLVI, 92), la vie est continuellement la cible de ses blâmes et de ses reproches. Elle lui apparaît tantôt comme un présent cruel de la destinée et tantôt comme un fardeau insupportable. C'est cette pénible sensation de pesanteur<sup>23</sup> qui attribue à la vie de cette infortunée un caractère dramatique, voire tragique: «je me sens si profondément triste, si malheureuse, tellement accablée du poids de la vie» (CII, 194); «[...] le poids de la vie écrase mon âme» (V, 11); «que je me sens encore accablée du fardeau de la vie» (IV, 8); «que la vie me pèse» (XCIV, 181). Certes, cette vedette du salon littéraire fait de la vie une réalité négative et désagréable, une charge écrasante qui gêne, ennuie et indispose. Vivre, c'est donc endurer, c'est souffrir en silence ou comme un damné. Chez cette femme, «la créature la plus malheureuse» (XXVII, 59), la vie est loin d'être un don ou un bienfait; elle signifie plutôt une rude épreuve, une voie épineuse et périlleuse semée d'obstacles et d'embûches. Ainsi s'exclame-t-elle sur un ton mélancolique et plein d'amertume: «Oh, mon Dieu! ma vie me lasse» (CXXIII, 231) et encore: «Ah! mon ami! qu'il est difficile de vivre!» (CXLVI, 274), «[qu]'il est affreux de vivre» (XXVII, 59). Bien sûr, de tels gémissements prennent prématurément une résonance romantique. Car c'est presque ainsi que les héros de Chateaubriand ou de Senancour s'expriment lorsqu'ils évoquent leur lassitude de vivre. Mais, en tant que grande figure du malheur, c'est surtout dans les tragédies classiques de Racine que Julie de Lespinasse puise ses modèles. En effet, elle tend, à plusieurs reprises, à s'assimiler à Phèdre: «Je dirai comme Phèdre, dit-elle à M. de Guibert, j'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur» (LV, 114) et elle ajoute en citant toujours Racine<sup>24</sup>: «Tout m'afflige et me nuit» (IX, 22). Aux prises avec

un destin exceptionnel, Julie de Lespinasse se veut donc l'héroïne de sa propre tragédie, de cette tragédie réelle et spectaculaire qui est la pure création de la nature et qu'on appelle *vie*. En ayant recours à l'imaginaire, elle est en mesure de valoriser et d'intensifier, avec habileté, le pathétique d'une pitoyable existence. En fait, c'est parce qu'elle vit au sein des malheurs que Mlle de Lespinasse se plaît à rivaliser avec les personnages tragiques, fictifs et légendaires. Il paraît alors que parfois elle joue Phèdre et parfois elle se mesure aux célèbres héroïnes de Prévost et de Richardson:

Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation: la mienne mériterait d'être écrite par sa singularité (XLVI, 92).

Si Julie de Lespinasse «passe [sa] vie dans les convulsions de la crainte et de la douleur» (XVII, 50), elle trouve néanmoins dans la fiction un moyen de transcender ses souffrances. Pour nourrir une âme souffrante et si malade, il lui faut franchir les limites du réel qui refuse la démesure et l'excès et faire de l'irréel son univers approprié, un univers idéal, peuplé d'êtres romanesques à son goût<sup>25</sup>. Ainsi, si elle se voit habiter les romans de Prévost<sup>26</sup>, elle se considère aussi comme la compatriote de Clarisse, originaire *du même* pays qu'elle:

Lisez une lettre de Clarisse, une page de Jean-Jacques, et je vous répons que vous entendrez ma langue; non pas que je croie parler la leur, mais j'habite le même pays, et mon âme est souvent à l'unisson du cœur douloureux de Clarisse.

Voilà comment elle espère rompre provisoirement avec un monde matériel qui la déçoit et lui devient de plus en plus étranger. Sans doute, une patrie idyllique et imaginaire s'offre-t-elle à l'âme captive comme un royaume pur et prometteur d'un bonheur illusoire et lointain. Entre le romanesque attrayant et le mépris de la vie se tissent alors bien des complicités. Et le sentiment d'évasion que procure la littérature ne fait, en fait, qu'aigrir et aviver cet épouvantable sentiment de dégoût de la vie qui ne la quitte jamais. Car elle écrit: «[...] voici ce que je m'en promettais:

d'être rendue toute entière à ma douleur, et au dégoût invincible que je me sens pour la vie» (XXXVII, 77). Enfin et après tout, Julie de Lespinasse répète souvent et sans réserve qu'elle n'a plus le courage de vivre. Du moins a-t-elle celui de mourir.

Si la vie est décevante, la mort est fascinante, voire séduisante. Au mal d'exister qui mord l'âme et torture l'esprit s'oppose en effet la joie et le plaisir de mourir. Julie de Lespinasse célèbre dans la mort le réconfort d'un bonheur éternel et sans nuages. La mort symbolise à ses yeux l'espoir<sup>27</sup>; elle est non seulement «un besoin<sup>28</sup> actif» (XXXIV, 69) pour elle mais aussi «la seule ressource, le seul appui qu'[elle s'était] promis» (XLVI, 88). Bref, elle est l'heureux aboutissement d'une vie sans âme et sans volonté et de ce fait elle constitue un soulagement efficace et certain: «j'ai un mal si profond, si déchirant, que je n'espère plus de soulagement que de la mort», affirme-t-elle à M. de Guibert (XXXIX, 79) et elle continue en s'adressant à Condorcet sur un ton toujours triste et mélancolique:

Je sens que j'ai plus en moi ce qu'il faut pour me bien porter; je sens aussi la destruction de ma machine; rien ne la répare: tout cela a de bon de faire voir le terme de plus près, et il ne se présente à moi que comme le port après l'orage. Je me trouve un peu lasse et fatiguée de ce voyage qu'on appelle la vie: je n'ai point assez de force pour en terminer brusquement le cours; mais je vois avec consolation que je m'achemine à sa fin (71).

Ainsi s'expriment une singulière répudiation de la vie et une victorieuse délectation de la mort. Sans vouloir recourir à une mort brusque et volontaire, Mlle de Lespinasse accueille la maladie comme un pas vers le vrai salut, vers un ailleurs parfait et impérissable. Perçue comme «le terme de tous [s]es maux» (CXII, 205), la mort jouit d'un prestige thérapeutique qui apaise, console et libère l'âme<sup>29</sup>. À vrai dire, au milieu des tribulations et des tempêtes d'une vie absurde et si précaire, cette naufragée du monde cherche dans ce voyage éternel un port où rien ne peut troubler l'euphorique repos<sup>30</sup>. Et c'est pourquoi elle l'envisage avec transport qui va jusqu'à l'extase:

Par bonté, par pitié, laissez-moi croire que la mort me délivrera d'un fardeau qui m'accable. Laissez-moi arrêter, reposer ma pensée sur ce moment tant désiré, si attendu, et dont je me sens approcher avec une sorte de transport (CXLVI, 272).

Sans doute, comme bien d'autres «esprits éclairés»<sup>31</sup>, Julie de Lespinasse a-t-elle de la mort une conception hédoniste. Dans ses *Lettres* où elle essaie de se persuader qu'«être tout à fait morte [est] le meilleur état»<sup>32</sup> (LIII, 107), il existe une seule et unique lumière qui illumine sa conscience morbide: celle de l'autre monde, de l'au-delà qui «demeure l'asile par excellence auquel les personnages de roman ne sont pas les seuls à aspirer»<sup>33</sup> et où on mène une «vie meilleure que la vie, où les séparations et les injustices se trouvent réparées»<sup>34</sup>. Assurément, en butte à des tourments intérieurs ainsi qu'à des persécutions extérieures, l'esprit de cette «créature que la douleur consume» (XCIV, 181) est en proie à tous ces penchants morbides. Le seul bien<sup>35</sup>, la seule récompense des âmes désespérées, c'est la mort, c'est l'anéantissement<sup>36</sup> libérateur et paradisiaque, c'est, enfin, ce que Bernardin de Saint-Pierre définit par la bouche de Paul comme «la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie»<sup>37</sup>. La fascination devient alors obsession et hantise. L'appel de cette mort toujours présente s'élève à chaque page. Julie de Lespinasse l'invoque<sup>38</sup> et la sollicite, l'accepte et la désire et finit ainsi par l'introduire au cœur de l'existence comme une réalité à la fois grandiose et familière qui n'inspire ni crainte ni angoisse<sup>39</sup>: «[...] en un mot, dit-elle fièrement à son amant, j'ai le mépris de la mort si avant dans l'âme, que, sous quelque aspect qu'elle se présente, elle ne saurait m'effrayer un instant, et que presque toujours elle est un besoin actif pour moi» (XXXIV, 68). Bien qu'elle ne prône pas la science des naturalistes<sup>40</sup>. Mlle de Lespinasse réduit la descente vers la mort à un événement banal et insignifiant, qui est loin d'être menaçant. Car celui qui connaît la douleur de vivre doit affronter la mort avec nonchalance et indifférence<sup>41</sup>. Et peut-être, après tout, la grande horreur ne réside-t-elle pas plutôt dans l'ici-bas, dans ce vrai théâtre de terreur qui met en scène le tragique de la condition humaine? En fait, à une époque de changements où tout est symbole de gouffres et de *Ruines*<sup>42</sup>, c'est la réalité quotidienne qui s'avère terrifiante, c'est le tombeau mondain et parisien<sup>43</sup>, pour paraphraser Mercier, qui se présente comme un cauchemar amer et perpétuel. Dans un climat aussi malsain, il n'est pas étonnant que Julie de Lespinasse ressente le désarroi d'un être assiégé, qui est sans cesse victime de la perversité de la nature humaine. Et c'est avec tristesse et amertume qu'elle rend compte de l'effroi qui consume son existence:

Moi, qui n'ai connu que la douleur et la souffrance, moi, qui ait été victime de la méchanceté et de la tyrannie pendant dix ans, moi enfin, qui suis sans fortune, qui ai perdu ma santé, et qui n'ai éprouvé que des atrocités des gens de qui je devais attendre du soulagement, et qui, par une singularité inouïe, ai eu une enfance agité par le soin même qu'on a pris d'exercer et d'exalter ma sensibilité, je connaissais la terreur, l'effroi, avant que d'avoir pu penser et juger. Voyez, bon Condorcet, si je suis fondée dans mon peu d'attache pour la vie et si mon dégoût pour tout ce que les hommes chérissent, les plaisirs de dissipation et de vanité, ne peut pas se justifier (73-74).

Que l'omniprésence de la mort fascine et obsède tour à tour cette «malheureuse créature qui ne répand que la tristesse et l'effroi» (CLXXII, 302), ce n'est certes pas le fruit d'un simple instinct naturel. Mais encore convient-il de célébrer le culte de la vie face à la nausée qu'inspire l'horrible spectacle des atrocités de l'homme. La vérité sur ce séjour terrestre, c'est avant tout le mal. S'y intéresser, c'est par conséquent précipiter sa propre ruine, c'est être la proie tentante des prédateurs de l'espèce humaine. Il est donc évident que la crise morale et spirituelle qui accable irrémédiablement Julie de Lespinasse se nourrit d'une autre crise, celle-ci extérieure et généralisée: la crise qui touche le genre humain. Au pathos du drame personnel se mêle alors une violente diatribe contre les hommes-tyrans. Et derrière cette constante attirance envers la mort se cache désormais le sentiment d'une persistante intolérance. Ainsi s'écrie-t-elle à M. de Guibert:

Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un écrit qui vous intéresserait, si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine. Ah! combien les hommes sont cruels! Les tigres sont encore bons auprès d'eux. Je devais naturellement me dévouer à haïr; j'ai mal rempli ma destinée (XLVI, 92).

Et toujours mécontente de ce monde mortel et chaotique, elle continue:

Mon Dieu! qu'il me serait affreux de recommencer à vivre comme j'ai fait pendant dix ans! J'ai vu de si près le vice en action, j'ai été si souvent victime des petites et viles passions des gens du monde, qu'il m'en est resté un dégoût invincible et un effroi qui me feraient préférer

une solitude entière à leur horrible société. Mais où vais-je m'égarer? Mon âme, en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant, n'a pas besoin de retourner sur le passé pour se sentir accablée sous le poids de ma destinée (XXXV, 70).

De ce décor qui assombrit la réalité des Lumières, il se dégage dès lors une signification poétique de la mort<sup>44</sup>. Vie et mort coexistent en effet dans l'esprit de Mlle de Lespinasse et subissent métaphoriquement un glissement de sens. Alors que la mort physique annonce la véritable vie, la vraie et redoutable mort apparaît sous forme psychologique; elle symbolise cette vie mondaine et hostile qui se repaît de la méchanceté humaine. Elle symbolise aussi cette existence végétative qui fait naître les désordres intérieurs et engendre l'agonie de l'âme<sup>45</sup>. Nombreuses sont les déclarations qui témoignent de la présence de cette mort imaginaire et illusoire qui s'exhale dans la vie réelle. À cet égard, si dans la lettre CLV (286) elle définit sa propre vie comme étant «une mort si lente et si douloureuse», elle semble souffrir tout au long de son existence d'une mort précoce et prématurée: «Oh! combien de fois l'on meurt avant que de mourir», se plaint-elle dans la lettre IX (22-23). La lecture des *Lettres* de cette épistolière du temps des Lumières révèle, somme toute, une représentation ambivalente de la mort: au portrait de la mort divine et triomphante vient s'ajouter en effet l'image de la mort ennemie, ce faux néant qui creuse l'existence, trouble l'imagination et endommage l'esprit.

Ces *Lettres* peuvent être perçues comme un livre de la mort et cette vie conçue comme un temple de l'enfer. Sur la scène de ce théâtre de l'illusion qu'est la société du dix-huitième siècle, apparaît la vedette la plus sombre de ces Lumières, aux prises avec le destin, avec soi-même et avec les autres, en proie à l'ennui, au dégoût de la vie, à ce que les anciens appelaient précisément *Tædium vitæ*. L'ennui de Julie de Lespinasse est un sentiment si amer qu'il annihile *La joie de vivre*<sup>46</sup> et déstabilise l'harmonie intérieure. Et s'il rend impossible le moindre effort, il enlève encore à la vie entière toute espèce d'intérêt. Une mordante expression telle que «à quoi bon?» paralyse alors la volonté et barre les voies de l'avenir: «Je me demande presque toujours avant que d'agir: à quoi bon? Et je n'y trouve rien à répondre» soupire-t-elle. Il est vrai enfin que l'ennui, lorsqu'il n'engloutit pas sa victime, peut faire d'une femme une héroïne, «une héroïne romantique plus complète, plus sincère, plus lamentablement douloureuse que toutes celles qu'a pu inventer l'imagination des poètes»<sup>47</sup>.

Enfin, peut-on reconnaître dans l'histoire de l'ennui chez cette championne des Lumières ce que Chamfort, l'auteur des *Maximes et Pensées*, résume dans cette formule: «Vivre est une maladie [...] la mort est le remède».

### Notes

- 1 Mlle de Lespinasse est une renommée d'esprit, comme le souligne si clairement Grimm: «[...] Lespinasse fait savoir que sa fortune ne lui permet pas d'offrir ni à dîner ni à souper, et qu'elle n'en a pas moins d'envie de recevoir chez elle les frères qui voudront y venir digérer. L'église m'ordonne de lui dire qu'elle s'y rendra, et que, quand on a autant d'esprit et de mérite, on peut se passer de beauté et de fortune» (*Correspondance littéraire*, tome VI, p. 329).
- 2 Les critiques ne manquent pas d'analyser cette grande faculté de sensibilité qui est unique à Mlle de Lespinasse. À ce sujet, Márta Dikman («Triangle épistolaire – triangle amoureux. Les lettres de Mille de Lespinasse au comte de Guibert». *Les femmes de lettres: écriture féminine ou spécificité générique?* Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, 1994) écrit: «L'image que crée d'elle-même Jule de Lespinasse est, avant tout, celle d'une âme sensible. "Une âme active et sensible" (p. 4), "une âme sensible et dévouée" (p. 47), une "âme de feu et de douleur" (p. 58) – telles sont les expressions qu'elle choisit pour renvoyer à elle-même. [...] la sensibilité représente pour Mille de Lespinasse la faculté la plus noble, la plus précieuse, celle d'aimer».
- 3 *Correspondance littéraire*, tome I, p. 386
- 4 *Mémoires*, tome II, p. 295
- 5 «Oh! que mon âme souffre» (XXXVII, 74).
- 6 «Mon âme a la fièvre continue avec des redoublements qui me conduisent souvent jusqu'au délire» (X, 27-28).
- 7 «[...] aujourd'hui, mon âme est abattue et triste» (LXXXVIII, p. 173)
- 8 «Que l'ennui cependant est insupportable! Quelle langueur il répand dans notre âme! Comme il nous mine et nous tue! Qu'il dégoûte de la vie! C'est la maladie la plus terrible et la plus

- générale» (Feucher, *Râflexions d'un jeune homme*, 1786, pp. 104-105).
- 9 Dans son recueil de poèmes qui s'intitule *L'Âme Solitaire* (Paris: F.R. De Rudeval: 1908), Albert Lozeau se sert de l'adjectif «clos(e)» pour définir ainsi «notre âme»: «Notre âme à peine lue est close comme un livre», écrit-il au dernier ver de son poème «L'âme close».
- 10 Montesquieu, *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères, Mélanges inédits*, 1892, p. 124.
- 11 Dans le *Phèdre* de Platon, l'âme est définie comme étant une: «[...] forme active naturelle: qui unit un attelage et un cocher, soutenus par des ailes» (in *Œuvres complètes*, Paris, Les Belles-Lettres, 1970, t. IV, p. 35).
- 12 il serait intéressant d'intégrer la mixime 188 de La Rochefoucauld qui reconnaît que «La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps; et quoique l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien» (*Maximes et Réflexions diverses*, p. 74).
- 13 «Non, jamais, jamais, mon âme n'a senti un pareil désespoir» (XXVII, 59).
- 14 «[...] la tristesse était dans mon âme» (XCVI, 184).
- 15 C'est le titre d'un roman de Flaubert, une autre âme romantique qui apparaît «en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant» (XXXV, 70).
- 16 Que l'amour soit source de douleur, ce n'est certes pas une nouvelle mode. Bien au contraire, toute la richesse de la littérature romanesque du XVIIIe siècle se nourrit de cette dualité (amour / douleur). L'œuvre de Prévost n'en est en fait qu'un exemple.
- 17 C'est pour cette raison qu'elle décrit l'évolution de sa passion comme s'il s'agissait de celle d'une «grande maladie»: «Ma passion a éprouvé toutes les secousses, tous les accès d'une grande maladie: j'ai d'abord eu la fièvre continue avec des redoublements et du délire, et puis la fièvre a cessé d'être continue, elle s'est tournée en accès, mais si violents, si déréglés que le mal n'en paraissait que plus aigu. Après s'être soutenu longtemps à ce degré de danger, elle a un peu diminué, les accès se sont éloignés, ils se sont affaiblis: il y a eu dans les intervalles des moments de

- calme qui ressemblaient à la santé, ou qui du moins, la faisaient espérer. Après un peu de temps la fièvre a tout à fait cessé: et enfin, depuis quelques jours, il me semble qu'il ne me reste plus que l'ébranlement et la faiblesse qui suivent toujours les longues et grandes maladies» (CXXX, 240-41).
- 18 C'est le titre d'un roman écrit par Daniel-Rops (Paris: Librairie Arthème Fayard, 1938).
- 19 C'est l'expression de Delisle de Sales lui-même qui reconnaît que «dans la vie [il y a] des moments d'ennui où l'âme paraît usée et où l'existence semble nous échapper...» (*De la Philosophie de la nature*, 1769, p. 106).
- 20 C'est de ce nom à la fois glorieux et honorable que les *fidèles de l'église encyclopédique* appellent leur favorite.
- 21 Il est clair que Mlle de Lespinasse se sert du vocabulaire de la médecine pour dévoiler sa vision malade de la vie. Dans la lettre LVII (118) elle écrit: «Je prends de la ciguë: si elle pouvait être préparée comme celle de Socrate, que je la prendrais avec plaisir! Elle me guérirait de cette maladie si lente et si cruelle qu'on nomme la vie.»
- 22 La vie est jugée mauvaise et insupportable: ce constat pessimiste ne s'appesantit pas seulement sur l'esprit de cette grande dame; il fut, bien au contraire, l'objet principal de la méditation philosophique au siècle des Lumières. Ainsi la définition de la vie humaine telle qu'elle est donnée par Diderot lui-même nous rappelle-t-elle celle de Mlle de Lespinasse: «Naître dans l'imbécillité, au milieu de la douleur et des cris; être le jouet de l'ignorance, de l'erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions; retourner pas à pas à l'imbécillité; du moment où l'on balbutie jusqu'au moment où l'on radote, vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce; s'éteindre entre un homme qui vous tâte le pouls et un autre qui vous trouble la tête; ne s'avoir d'où l'on vient, pourquoi l'on est venu, où l'on va: voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parents et de la nature, la vie» (*Lettres à Sophie Volland*, II, 13).
- 23 Les citations qui évoquent cette idée de la lourdeur de la vie sont nombreuses et reviennent quasiment dans chaque lettre. Voir par exemple les lettres IX (22-23), LXXIII (157), CXII (205), CXIX (224), CXLVI (272).

- 24 L'emprise racinienne sur Julie de Lespinasse est évidente en ce sens que celle-ci fait constamment allusion à ses héros (Phèdre, Bérénice, Andromaque, Pyrrhus). Il paraît alors que Racine est non seulement un tragédien apprécié mais aussi un personnage très présent dans l'esprit de cette intellectuelle, comme le témoigne ce rapprochement pertinent: «Mon ami, je vous cite à vous-même: vous m'êtes plus présent que Racine» (LVIII, 122). Remarquons aussi que, parlant le langage des âmes malheureuses tout comme Zulime, Mlle de Lespinasse cite plus d'une fois les tragédies de Voltaire: *La mort et les enfers paraissent devant moi; Ramire, avec plaisir j'y descendrai pour toi* (LVII, 119).
- 25 Julie de Lespinasse choisit, sans contredit, ses modèles romanesques. Elle refuse, par exemple, d'être comparée aux personnages de Mme Riccoboni. Ainsi, en réponse à une lettre où Guibert comparait la nature excessivement sentimentale de son amante à celle des héroïnes de Mme Riccoboni, elle s'écrie: «Que je fus blessée de ce rapprochement que vous faisiez de mon malheur à cette situation de roman!» Et quelques jours plus tard, elle y revient pour se justifier: «Richardson a connu les hommes, l'amour et les passions; Mme Riccoboni ne connaît que l'amour-propre, la fierté, quelquefois la sensibilité, et voilà tout.» Pour en savoir plus, je vous invite à lire l'article de Felicia Sturzer, «Epistolary and feminist discourse: Julie de Lespinasse and madame Riccoboni», *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 304 (1992): 739-42.
- 26 «Pour moi, je ne devais figurer que dans les romans de Prévost» (CXXXI, 246).
- 27 «Je ne me repose que dans l'idée de la mort; il y a des jours où elle est mon seul espoir» (V, 11).
- 28 La mort est un véritable besoin pour Julie de Lespinasse: en tout cas, c'est ce qu'elle ne cesse de répéter dans ses *Lettres*: «je ne voudrais point guérir; je ne me sens que le besoin de mourir» (X, 29); «la mort est le besoin le plus pressant de mon âme» (VI, 14); «Oh! oui il fallait mourir, j'en avais besoin» (LVI, 116).
- 29 Consolatrice, la mort joue effectivement le rôle d'un calmant pour cette âme malade: «Mon ami, pourquoi m'avez-vous arraché à la mort? C'est la seule pensée qui calme mon âme, et c'est son besoin et son désir le plus permanent» (LXXIV, 158).

- 30 Elle assure qu'elle ne peut «espérer de repos que dans la mort» (XLI, 83).
- 31 Dans ses *Odes* (Paris: Didot, 1799), Jean-Baptiste Rousseau invoque une mort qui est *belle et favorable*: «[...] la mort même a ses douceurs. On a beau se plaindre d'elle; quelque horreur que l'on en ait, les guerriers la trouvent belle [...]. Près de ma dernière aurore, en vain dit-on que les cieux de quelques beaux jours encore pourront éclairer mes yeux: ô promesse imaginaire quel emploi pourrais-je faire, soleil, céleste flambeau, quand la moitié de moi-même est déjà dans le tombeau? Achève donc ton ouvrage, viens, ô favorable mort, de ce caduc assemblage rompre le fragile accord.»
- 32 Ailleurs, Julie de Lespinasse affirme: «[...] il faut être morte, et voilà ce que je voudrais être» (XV, 46). Cette déclaration ressemble trop à celle de Jean-Jacques Rousseau qui avoue à son correspondant Saint-Germain en 1770: «On m'offrirait ici-bas le choix de ce que je veux être, que je répondrais: mort» (*Correspondance générale*, XIX, 261).
- 33 Robert Favre, *La mort dans la littérature et la pensée françaises au siècle des lumières*, p. 457. Un autre ouvrage intéressant mériterait aussi d'être mentionné: Pierre Chaunu. *La mort à Paris: 16e, 17e, 18e siècle*. Paris: Fayard, 1978.
- 34 *Ibid.*, p. 464.
- 35 C'est l'expression de Mlle de Lespinasse elle-même lorsqu'elle se confie à Condorcet: «J'ai pris de l'opium qui m'a ôté la moitié de mon existence et enfin je ne puis pas obtenir le seul bien auquel je prétends, qui est d'être presque aussi heureuse que si j'étais morte» (60).
- 36 C'est sans peine que la malade constate son anéantissement progressif, comme en témoigne cette déclaration: «[...] j'existe à peine; je n'ai la force tout juste que de sentir mon anéantissement: ma machine, mon âme, ma tête, tout *moi* est dans l'épuisement; et cet état ne m'est pas trop pénible» (LI, 103). Certes, le désir de l'anéantissement est un thème avant tout romantique. Albert Béguin (*L'âme romantique et le rêve*. José Corti: Paris, 1939, p. 119) le confirme: «Le désir de l'anéantissement, qui fut un thème dominant de la pensée de Schubert jeune, comme tant de romantiques, prend un sens plus définissable. [...] La mort du

- corps est désirée parfois avec autant d'ardeur que la jouissance sensuelle. [...] il n'y a de véritable apaisement que par la mort.»
- 37 *Paul et Virginie*, Paris: Garnier-Flammarion, 1966, p. 191. Sans doute, Bernardin de Saint-Pierre appartient-il à cette génération préromantique qui ne peut concevoir la mort autrement que comme un bien: «La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes» (191); «La mort est le plus grand des biens [...]; on doit la désirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on doit la demander courte» (196).
- 38 «C'est vous qui me faites vivre, qui faites le tourment d'une créature [...] qui emploie ce qui lui reste de forces à invoquer la mort» (XCIV, 181).
- 39 Une telle image de la mort douce, cessant d'être source de peur, trouve un écho dans *l'Encyclopédie* où le chevalier de Jaucourt conclut l'article «Mort» sur cette note optimiste: «Quand on appelle la vie une continuelle préparation à la mort, on a lieu de croire qu'il s'agit d'un ennemi bien redoutable [...]; et cependant cet ennemi n'est rien». Le *Dictionnaire de Trévoux* en pense tout autrement lorsqu'il admet dans l'article «Mort» que «la crainte de la mort est plus forte que tous les raisonnements qu'on fait contre elle».
- 40 Buffon définit la mort comme un instant qui «est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre». Cet homme de science et prometteur des Lumières est contre la peur de mourir. Car, selon lui, «la vie s'éteint par nuances successives, et la mort n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la dernière nuance de la vie» (*Histoire naturelle de l'Homme*, IV, 107-108).
- 41 Je paraphrase Vauvenargues qui dit dans *Réflexions et Maximes*, n 847: «Si on aime la vie, on craint la mort».
- 42 *Ruines* est un poème écrit par Feutry où il met en lumière un vaste répertoire des catastrophes historiques qui ont frappé la France.
- 43 De cette ville lumière, Louis-Sébastien Mercier nous donne, dans son *Tableau de Paris*, une description sombre et lugubre où tout est stigmatisé par l'image de la mort: «Si l'on tenait registre fidèle de toutes les calamités particulières, écrit-il, l'épouvante ferait regarder avec horreur cette ville superbe» (I, 194-95). Ainsi, la cité de Paris se métamorphose-t-elle en un royaume des morts où les riches sont considérés comme «un peuple de morts qui n'existe

que dans des salons hermétiquement clos» (I, 133) et les belles femmes sont porteuses de têtes de morts: «Vous voyez la tête de cette belle femme, si remarquable par l'édifice de sa coiffure et ses longs cheveux flottants [...] eh bien! ils ne lui appartiennent pas. Ils sont empruntés à des têtes de morts» (IV, 200).

44 Voir Robert Mauzi, «Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle», p. 79.

45 Désemparée et désespérée, Julie de Lespinasse ressent continuellement la mort de l'âme: «[...] mon âme est morte» (L, 100). Cet engourdissement de l'âme accable non seulement la contemporaine de Rousseau mais aussi toute la génération romantique du siècle suivant. Ainsi si Jean-Paul Sartre intitule un de ses romans *La mort dans l'âme* (Paris: Gallimard, 1964), Laforgue (1860-1887) se sert de la poésie pour exprimer, sur un ton très personnel, cette étrange et douloureuse sensation du deuil de l'âme:

*L'Espace?*  
- *Mon Coeur*  
*Y meurt*  
*Sans traces...*  
*En vérité, du haut des terrasses,*  
*Tout est bien sans cœur.*  
*La Femme?*  
- *J'en sors,*  
- *La mort*  
*Dans l'âme...*

*(Avant-Dernier Mot, in Poésies,  
Le Livre de Poche classique)*

46 Dans son roman paru en 1884 et intitulé *La joie de vivre*, Zola met en scène un héros hypocondriaque qui, en proie aux idées pessimistes et aux imaginations morbides, perd lui aussi le goût de vivre, comme en témoigne cet extrait: «Et, chez Lazare, par une contradiction logique, l'épouvante inavouée du jamais plus allait avec une fanfaronnade sans cesse étalée du néant. C'était son frisson lui-même, le déséquilibre de sa nature d'hypocondre, qui le jetait aux idées pessimistes, à la haine furieuse de

l'existence. [...] Il parlait de tuer la volonté de vivre, pour faire cesser cette parade barbare et imbécile de la vie, que la force maîtresse du monde se donne en spectacle, dans un but d'égoïsme inconnu. Il voulait supprimer la vie afin de supprimer la peur».

- 47 Catherine Blondeau. «Lectures de la correspondance de Julie de Lespinasse: une étude de réception». *Studies on Voltaire & the eighteenth century* 308 (1993): 228.

R.K.